

# Introduction : Démystifier ou démythifier la Révolution tranquille?

Bruno Cornellier

*« Une fois la Révolution tranquille enclenchée, il n'y eut pas de retour en arrière. Au début des années 1970, le Québec était entré dans l'ère moderne et même au-delà. »*

(- *Vivre l'histoire*, Médiasphère ONF, Office national du film du Canada, 2004).

Comme toute révolution, la Révolution tranquille au Québec est née d'un certain nombre d'utopies, et donc, comme toute utopie, de la nécessité d'exclure ce qui, d'une façon ou d'une autre, en mine la cohérence et l'effectivité. À ce titre, l'historien Jacques Rouillard explique comment une version idéalisée de la Révolution tranquille, conçue comme une rupture définitive dans l'évolution du Québec, continue d'alimenter la « mémoire collective » des Québécois tout en colorant l'opinion que le Canada anglais se fait de l'histoire du Québec. Ainsi, l'élection du Parti libéral en 1960 et la série de réformes qu'il mit de l'avant (entre autres dans les domaines de l'éducation, de la santé et de l'exploitation des ressources naturelles) jusqu'en 1966 marqueraient, selon cette interprétation, la fin de la « grande noirceur » et l'entrée définitive du Québec dans la modernité. Contre cet idéal de modernisation, l'image que l'on se fait généralement du Québec d'avant 1960 serait celle d'une société conservatrice, rétrograde, rurale et profondément catholique, bref d'une société en retard sur le reste de l'Occident (Rouillard 24-5).

À l'enthousiasme généralisé qui aurait caractérisé cette « idéologie du rattrapage », telle qu'imaginée par les stratèges et les exécutants de la Révolution tranquille et du « triomphe libéral de 1960 », succèdent (surtout après les événements d'octobre 1970) la radicalisation de l'activisme politique et le divorce entre les élites politiques et la gauche québécoise issue des milieux intellectuels et du mouvement syndical (Beaucage 96-7). L'extrême gauche trouve alors dans le marxisme du Tiers-Monde les modèles et les outils idéologiques qui lui permettront de rallier la lutte des classes au mouvement d'émancipation nationale.

À ce titre, c'est moins la Révolution tranquille en tant qu'événement historique qui nous intéresse dans le présent volume, que l'effervescence et l'éclatement de ces discours et mouvements politiques qui traversent la société québécoise et qui, tout au long des années 1960 et jusqu'à la fin des années 1970, trouvent dans l'acte de (re)naissance du cinéma québécois autour de l'Équipe française de l'ONF, un terrain fertile dans l'invention d'une collectivité. Dans cette optique, nous retournons d'abord à la « révolution » technique et esthétique qui accompagne, dans le cinéma québécois, l'émergence et le développement des techniques du cinéma direct à l'ONF (voir à ce sujet nos entretiens originaux et inédits avec Marcel Carrière et Pierre Perrault), avant d'aboutir à la révolution militante et socialiste qu'appellera plus tard, autour et après la crise d'octobre 1970, l'extrême gauche du cinéma québécois francophone. Ce numéro spécial de *Nouvelles « vues » sur le cinéma québécois* se distingue alors de nos éditions précédentes dans la mesure où il propose de republier intégralement, en les commentant et les actualisant, quelques-uns des textes et manifestes provenant de l'aile politique plus radicale du cinéma québécois des années 1960 et 1970. Rassemblés et commentés par Germain Lacasse, Gwenn Scheppeler et moi-même, les textes sélectionnés, c'est-à-dire ceux de René Bail, Gilles Groulx, Pierre Maheu, Jacques Godbout, Gilles Carle et Denys Arcand, ont tous comme corollaire ce désir de susciter ou de penser une révolution possible dans les modes de production et de distribution des films. En d'autres termes, ils abondent tous, chacun à leur façon, vers une démocratisation du cinéma et la pratique d'un cinéma libre.

Certes, la cohabitation de Bail et Perrault ou bien de Groulx et Carrière pourra étonner, sinon créer certains contrastes au plan du discours et de la rhétorique politique. Or, comme le souligne Germain Lacasse dans son commentaire sur le manifeste de René Bail, la révolte de l'Équipe française de l'ONF et l'émergence du cinéma direct, vers la fin des années 1950, furent aussi tributaires du mouvement d'affirmation culturelle et d'émancipation nationale qui marqua, au Québec, la Révolution tranquille et le militantisme des années 1960 et 1970. De sorte que même si plus « tranquille » (si on l'oppose au radicalisme de Groulx le Lynx inquiet ou de René Bail le Renard stimulé), le cinéma des Perrault et Carrière est aussi et avant tout, ne l'oublions pas, un cinéma politique (lire à ce sujet l'éditorial de Maheu dans ce volume).

Ainsi, en republiant, mais surtout en commentant quelques-uns des textes et manifestes que nous estimons être parmi les plus représentatifs de cette époque charnière, nous ne cherchons pas à dépoussiérer ces textes et sauver leur radicalisme parfois utopique de leur tombeau théorique. Plutôt, nous souhaitons remettre en

perspective, au profit et à partir de notre propre actualité, l'héritage et les retombées, les accomplissements et les ratés, les percées et les échecs, que nous lèguent les artistes et activistes d'une révolution qui, bien que « tranquille », aura profondément marquée les représentations que la société québécoise se fait d'elle-même, et ce, autant dans son cinéma que dans sa culture médiatique, populaire et savante.

Pour ce faire, il faudra d'abord se demander, quatre décennies plus tard, ce qui est advenu de cette « révolution ». Quelle communauté a-t-elle créée? Quel est le destin, le statut et l'importance de cette révolution dans la façon dont cette communauté s'imagine, se réinvente et cherche, dans un passé absent et muet, à répondre à ses impératifs présents? Il s'agira alors moins de minimiser l'importance de l'héritage et des changements sociaux que nous lègue la Révolution tranquille, que d'essayer d'en dresser une généalogie pour le présent.

Ainsi, repenser et dresser la généalogie de *notre* Révolution tranquille, *nous les modernes*, en 2006, ça veut dire quoi? C'est d'abord refuser de concevoir la Révolution tranquille comme un trait d'union ou un point de non-retour entre notre passé et nous. C'est constater que cette opposition simpliste et exclusive (et toujours récurrente) entre, d'un côté, la tradition et l'archaïsme politique, social et culturel de la « grande noirceur » et, de l'autre, la modernité cosmopolite, séculaire, progressiste et libérée du Québec contemporain, répond moins à une juste représentation de faits historiques empiriques qu'à la volonté de mémoire d'une communauté nationale qui cherche à fonder et protéger son identité et sa spécificité dans l'histoire.

Plus concrètement, osons une question : si, comme l'entend Michel de Certeau, l'écriture de l'histoire appartient moins à la réalité empirique du passé tel que narré par l'historien, et davantage à la volonté de vérité du présent qui lui donne la parole en fonction de certaines volontés agissantes, que faire aujourd'hui, dans un certain cinéma québécois « historique » (de *Aurore* à *Maurice Richard*, de *Séraphin* au *Survenant*), de cette volonté explicite de repousser le spectre de l'intolérance et de l'ignorance dans un passé qui serait séparé de notre contemporanéité par ce clapet hermétique qu'est la Révolution tranquille? Ou bien, pour utiliser un autre « exemple-barrière », par l'élection du Parti Québécois, en 1976 [1]?

Ainsi, faire pour le présent la généalogie de *notre* histoire de la Révolution tranquille, c'est donc, comme le font à leur façon des cinéastes comme Bernard Émond, Robert Morin, Catherine Martin ou Robert Lepage, revoir et chercher dans notre modernité séculaire les

traces et la continuation de l'idéologie de conservation et de l'héritage catholique qui informent toujours, même si le vocabulaire diffère, notre présent (lire à ce propos, sous la direction d'Erin Manning, notre numéro d'automne 2005). C'est aussi observer que cet idéal nationaliste d'une collectivité solidaire, cohérente et unie, française et nord-américaine, maître de son destin et émancipée de son passé colonial, n'aura été possible qu'au prix de la marginalisation de voix divergentes, entre autres celles des femmes et des homosexuels (Schwartzwald), mais aussi, et paradoxalement, celle des communautés autochtones, dont les désirs d'émancipation et d'autodétermination furent bien souvent ignorés ou bafoués par les souverainistes, les socialistes et les fonctionnaires qui hériteront, à partir des années 1960 et 1970, des percées et des contradictions de la Révolution tranquille (Turpel-Lafond; Salée).

Malgré tout, ce volume n'a pas pour objectif de condamner les manifestes et manifestations (parfois dogmatiques) de l'activisme politique des années 1960 et 1970 en recontextualisant *a posteriori* ses utopies et ses exclusions. Ce qui serait à mon sens non seulement injuste, mais beaucoup trop facile. Ce qui nous intéresse davantage, pour citer le commentaire de Germain Lacasse à propos du texte de René Bail (dans ce volume), c'est plutôt, à la lumière de ces manifestes, d'en susciter d'autres, « [d']en rappeler l'écriture et la diffusion [...] pour que se perpétue l'onde si stimulante pour la vie » que rappelle cette époque mythique. Une époque qu'il nous faudra toutefois, et justement, sortir du mythe, démythifier, afin d'éviter qu'elle ne se sclérose dans cet objet ponctuel qu'est la « mémoire collective ». Ainsi, démythifier la Révolution tranquille et son héritage, ce n'est pas nier l'importance des changements sociaux opérés dans les années 1960 et 1970, mais plutôt se donner la chance, en constatant leur destin, leurs exclusions et les limites de leurs partis pris, de poursuivre, prolonger, recycler, déplacer, dénaturiser et découpler les pôles et les stratégies de résistance dans la construction d'un monde qui serait, pour reprendre le commentaire maintes fois cités de Nicolas Berdiaeff, moins utopique, certes, mais, espérons-le, plus libre.

## Notes

[1] Revoir à ce titre la toute récente mini-série sur René Lévesque (*René*), diffusée à l'automne 2006 à la télévision de Radio-Canada.

## Ouvrages cités

Beaucage, Pierre. « Le vent du sud : Les idées du Tiers-Monde et les marxistes québécois dans les années 1970. » *Revue canadienne de Sociologie et d'Anthropologie* 27.1 (février 1990) : 95-114.

de Certeau, Michel. *L'écriture de l'histoire*. Paris : Gallimard, 1975.

Manning, Erin (dir.) « L'Église, l'État et le cinéma au Québec. » *Nouvelles « vues » sur le cinéma québécois* 4 (Automne 2005) : 27 octobre 2006 < <http://cinema-quebecois.net/edition4/index.htm> >.

Office national du film du Canada. « La Révolution tranquille du Québec. » *Vivre l'histoire*. Médiasphère ONF (2004) : 6 pars. 27 octobre 2006  
< [http://mediasphere.onf.ca/F/history/content/revolution\\_tranquille.epl](http://mediasphere.onf.ca/F/history/content/revolution_tranquille.epl) >

Rouillard, Jacques. « La Révolution tranquille : Rupture ou Tournant? » *Journal of Canadian Studies* 32.4 (Hiver 1998) : 23-51.

Salée, Daniel. « Peuples autochtones, racismisme et pouvoir d'État en contextes canadien et québécois : Éléments pour une ré-analyse. » *Nouvelles pratiques sociales* 17.2 (2005) : 54-74.

Schwartzwald, Robert. « La fédéerastrophobie, ou les lectures agitées d'une révolution tranquille. » *Sociologie et sociétés* 29.1 (Printemps 1997) : 129-143.

Turpel-Lafond, Mary Ellen. « Oui the People? Conflicting Visions of Self-Determination in Québec. » *Public* 14 (1996) : 119-31.